

HERVÉ GUIBERT

LES AVENTURES
SINGULIÈRES



LES ÉDITIONS DE MINUIT

A mon voisin.

© 1982 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{bis} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-0613-4

LETTRES D'AMOUR
(ou le dépôt inconsideré)

« Croyant que les mots avaient un pouvoir effectif »

Flaubert

Trouvant la narration ennuyeuse, il décida de résumer ainsi leur rencontre :

En fait, je m'étais enflammé sur sa proposition, du désir qu'il avait de ma bouche, de l'éventualité d'un sentiment amoureux.

Désir de tromperie. Désir de perte. Deuil de T. ?

Pendant un mois, j'écrivis à A. une lettre par jour. Pendant un mois je restai chaste. Je dormais le sexe écrasé dans ma main. Je tâchais d'écartier de mon esprit les idées vulgaires, toute représentation charnelle. Je ne mangeais plus de viande, plus aucune texture saignante ni nerveuse, pour appâler ma carnation. De passage sur

une plage, je restais entièrement habillé, à l'ombre, relevant juste le bas de mes pantalons pour baigner mes mollets. On dut croire que je dissimulais quelque viciosité anatomique.

Le soir, après avoir éteint la lumière, je me dénudais enfin dans mon lit, et prenant garde que l'amnésie de ma sensualité ne devienne définitive, je griffais un bout de ma peau, en général les flancs. Je me refusais à toucher mon sexe, en urinant ne baissais pas les yeux sur lui, et d'aucun digital ne déplissais mes plis radiés de Morgani. Le temps que je consacrais à la défécation fut écourté considérablement : il fallait me priver de toute sensation anale, je me constituais un hymen. Je devins fou en quelque sorte : cette rétention m'entêtait.

Je lançais des propositions romanesques, mais ma tête ne s'attelait à rien, à aucun enchaînement, aucune minutie : les idées de titres et de sous-titres, et de couvertures, même de typographies s'entrechoquaient, j'avais des fantômes de livres, mais l'écriture s'arrêtait court. Je lisais des biographies de grands écrivains et par moments mes yeux se dédoublaient des caractères imprimés pour composer, en filigrane, ma propre biographie.

Une insomnie me donna cette prémonition : je lui réclamais les lettres, il ne voulait pas me les confier, peut-être les avait-il déchirées, et pour cela nous nous fâchions.

1) A. Penser que je puisse t'aimer est peut-être une toquade, mais j'y pense. Je n'espère rien de toi que te regarder, t'entendre parler, te voir sourire, t'embrasser. Ce désir n'est pas localisé, ce n'est qu'un désir de rappro-

chement. La chaleur de mon corps, ici à Paris, me donne envie de la mêler à la tienne, en chasteté, m'assoupir contre toi, te respirer. Une telle déclaration est peut-être l'arrêt de mort de notre relation : surtout ne sois pas repoussé par cette effusion.

2) A. Est-ce que je pense, en écrivant ce nom, à toi ? Donc la première lettre était une lettre d'amour. Je t'écris de nouveau sans avoir eu de réponse, puisque c'est comme un soliloque, un emportement. Le risque de la lettre d'amour est un effet de disproportion, entre deux distances, deux personnes, parfois le temps d'un échauffement contre un temps de refroidissement. Risque aussi de l'anéantissement par les mots : écrire son sentiment, le coucher sur papier, c'est peut-être le descendre, l'achever. Mais cette lettre-là n'est pas refroidie.

Au moment de nous revoir, je pense qu'il faudra avoir oublié ces lettres, ces mots, faire table rase dans nos regards, et laisser monter son sentiment jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre issue que le dire, nous toucher. Et si le sentiment ne vient pas, il ne faudra pas lui courir après : je ne sais pas vraiment si nous pouvons nous aimer.

3) A. Est-ce que je pense à toi lorsque j'écris ce nom, ou n'est-il que le support, le récepteur d'une demande d'amour ? Est-ce que je t'imagine ? Durant ce temps, j'aurais eu le temps d'oublier ton visage. J'ai pris des photos de ce visage avant de te quitter, et c'est peut-être un tort, un sort. J'ai fait tirer une photo, et elle est là devant moi, je peux la regarder, je peux la montrer en disant « c'est lui », peut-être tu ne t'y aimerais pas.